

LES MESSAGES QUE NOUS N'AVONS JAMAIS ENVOYÉS

Récit

I. UN POUR CENT

Le téléphone s'est rallumé à 19 h 11, après seize ans de silence et trente-sept minutes branché à un câble que personne n'aurait su nommer en 2010.

La batterie avait gonflé. La coque ne fermait plus tout à fait. Une fente de lumière passait sous le plastique, mince et blanche, comme si l'appareil avait gardé un peu de jour prisonnier à l'intérieur.

Je l'avais retrouvé chez ma mère, dans une boîte à chaussures posée sur le parquet du couloir. Elle vidait l'appartement où j'avais grandi. Après vingt-sept ans, tout devait entrer dans trois catégories écrites au feutre noir sur des cartons : À GARDER. À DONNER. À JETER.

Le téléphone avait échappé aux trois.

Ma mère me l'avait tendu entre deux piles de papiers.

« Ça, c'est à toi. »

Je l'ai reconnu à la rayure en forme de virgule près de l'écran.

« Il marche encore ? »

« À ton avis ? »

Elle était déjà retournée à son tri. J'avais voulu lui dire que certains objets ne fonctionnent plus mais continuent malgré tout à faire quelque chose. Je n'ai rien dit. À trente-trois ans, on découvre qu'une grande partie de ce qu'on pense devant sa mère retourne au silence par le même chemin qu'à dix-sept.

À 19 h 11, le téléphone a vibré une fois, très faiblement.

INSÉRER CARTE SIM

Au-dessous, l'heure était fausse.

03:17.

J'ai souri. En 2010, les téléphones pouvaient se tromper d'heure sans qu'on leur en veuille. Ils perdaient le réseau dans un parking, oubliaient la date lorsqu'on retirait la batterie, coupaient une conversation au milieu d'un mot. On les frappait parfois contre la paume et cela ressemblait à une réparation.

Le mien possédait encore vingt et un brouillons, cent soixante-trois SMS, quarante-sept photos et une mémoire assez petite pour que chaque chose ait dû mériter sa place.

Je n'ai pas cherché Maya tout de suite.

J'ai commencé par les choses sans danger.

Une photo du plafond de ma chambre. Mes chaussures dans le bus. Un ciel gris pris derrière une vitre sale. Une capture d'un score de football. Un numéro sans nom. Une liste de courses : pain, lait, piles, lessive. Un brouillon : « pense à rendre le dvd ».

J'ai retrouvé le bruit du clavier numérique sous mon pouce. Le T9 proposait le mauvais mot avec l'assurance d'une machine beaucoup moins ambitieuse que celles d'aujourd'hui. Il ne prétendait pas comprendre ma vie. Il essayait seulement de deviner « demain » avant que j'aie fini d'appuyer sur les touches.

À 19 h 26, j'ai ouvert une conversation marquée d'un simple M.

Les premiers messages étaient ordinaires.

M. 17:06 - t'es rentré ?

Moi 17:08 - oui

M. 17:08 - menteur j'te vois encore dehors

Plus loin :

M. 08:11 - prends ton parapluie cette fois

Moi 08:12 - j'ai pas 70 ans

M. 08:12 - non mais t'as déjà été malade 3 fois depuis septembre.

J'avais oublié sa manière de supprimer toutes les apostrophes mais de toujours mettre un point final lorsqu'elle était vexée.

J'avais oublié que certains souvenirs ne reviennent pas sous forme d'images. Ils reviennent comme une ponctuation.

J'ai fait défiler les messages plus lentement.

Il y avait des « t où », des « appelle », des « je descends », des « mdrrrr », des disputes dont je ne comprenais plus l'objet, des rendez-vous annulés, des phrases qui n'avaient aucune importance et qui, seize ans plus tard, me semblaient plus précieuses que des déclarations parce qu'elles n'avaient jamais essayé de l'être.

Puis la conversation s'arrêtait au 17 novembre 2010.

18 h 41.

M. : « tu viens ? »

18 h 43.

Moi : « j'arrive »

Ensuite, rien.

Pas de réponse. Pas de message suivant. Pas même une phrase abîmée. Juste un espace dans la base de données puis, deux jours plus tard, une publicité de l'opérateur.

Je suis resté longtemps devant ces deux mots.

J'arrive.

Je ne savais plus où.

2. CENT SOIXANTE

En 2010, nous avions cent soixante caractères pour faire croire que nous savions ce que nous ressentions.

On pouvait dépasser. Le téléphone divisait alors l'émotion en deux SMS, parfois en trois, et le forfait bloqué rappelait que même le chagrin possédait un coût unitaire. Nous avions appris à retirer les voyelles, à massacrer « parce que », à remplacer une hésitation par trois points et une tendresse par « tkt ».

Le langage perdait des lettres mais gagnait de l'urgence.

M. s'appelait Maya.

Je n'avais pas prononcé son prénom depuis des années. Le penser produisait une sensation étrange : non pas celle de retrouver quelqu'un, mais celle d'ouvrir une pièce dans laquelle la poussière n'était jamais retombée.

Nous avions dix-sept ans.

Nous nous connaissions depuis le collège, mais nous avons commencé à parler vraiment au lycée, presque par accident. Elle avait oublié un classeur en salle d'histoire. Je l'avais ramassé. À l'intérieur, une feuille pliée portait une liste de chansons, des nombres écrits dans la marge et une phrase barrée si fort que le papier était presque troué.

Je ne lui ai jamais demandé ce qu'elle avait barré.

Elle ne m'a jamais demandé si j'avais lu.

Notre amitié avait commencé sur ce pacte : nous savions tous les deux qu'une chose existait et nous avions choisi de ne pas la nommer.

C'était une forme de délicatesse que je n'ai reconnue que beaucoup plus tard.

Maya riait avant la raison de rire. Il lui arrivait de comprendre qu'une phrase allait être drôle avant que je l'aie terminée ; elle commençait alors à rire, et il ne me restait plus qu'à rendre la phrase digne de son rire. Elle avait une petite cicatrice au-dessus du sourcil gauche qu'on ne voyait que lorsqu'elle remontait ses cheveux. Elle mangeait d'abord le chocolat autour des biscuits. Elle disait « bref » lorsqu'elle ne savait plus comment finir une confidence.

Elle détestait les photos posées.

Sur les quarante-sept images du téléphone, elle apparaissait onze fois, toujours de travers, toujours en mouvement : une manche, un profil, une bouche ouverte, la moitié d'un visage mangée par le flash.

La photo numéro 32 était la seule où elle regardait l'objectif.

Elle était floue.

Derrière elle, les néons d'une galerie commerciale dessinaient deux lignes blanches. Elle tenait un gobelet en carton et semblait sur le point de dire quelque chose. Son visage se dissolvait légèrement vers la droite, là où ma main avait bougé.

Je me souvenais d'une phrase, soudain :

« Efface, elle est horrible. »

Je ne savais pas si elle l'avait vraiment dite.

J'ai cherché dans les messages.

Rien.

En 2010, l'absence de preuve ne m'aurait posé aucun problème. En 2026, elle est devenue une démangeaison.

Nous avons tellement appris à tout retrouver que nous supportons mal qu'une partie de notre propre vie n'ait pas été sauvegardée.

J'ai transféré les quarante-sept photos sur mon ordinateur.

Il existait désormais des outils capables de restaurer une image, nettoyer un son, compléter un visage hors champ, reconstituer une phrase à partir de fragments. Je travaillais moi-même avec des systèmes capables d'achever un paragraphe avant que je sache où je voulais le conduire. Je connaissais leurs limites.

Je connaissais aussi la vitesse avec laquelle on oublie les limites d'un outil lorsqu'il nous rend ce que nous croyions avoir perdu.

J'ai commencé par la photo 32.

« Restaurer l'image sans modifier l'identité de la personne. »

Quelques secondes plus tard, Maya est devenue nette.

Trop nette.

Ses cils existaient séparément. Une mèche qui n'était autrefois qu'une tache sombre possédait plusieurs cheveux distincts. Le bord du gobelet était parfaitement circulaire. La peau avait retrouvé une texture. Même la petite cicatrice au-dessus du sourcil gauche semblait là.

J'ai eu une réaction immédiate, physique, presque honteuse : j'ai préféré la version restaurée.

J'ai zoomé sur son visage.

J'avais l'impression qu'enfin, après seize ans, elle me regardait correctement.

Puis j'ai placé l'original à côté.
Sur l'original, elle bougeait encore.
Sur l'autre, elle avait cessé.

3. RESTAURATION

Le service que j'ai utilisé pour les SMS ne parlait pas de « génération ». Il parlait de « restauration contextuelle ».

Le mot était bien choisi. Restaurer suppose qu'une chose a existé avant nous. On ne crée pas une cathédrale lorsqu'on remplace une pierre abîmée ; on la rend à elle-même.

J'ai chargé la sauvegarde du téléphone.

Le système a détecté trois séquences incomplètes. Il proposait de distinguer, par couleur, les données réellement récupérées des éléments reconstruits. J'ai accepté sans lire le texte d'avertissement jusqu'au bout.

Nous acceptons souvent les conditions les plus importantes de notre époque avec le même geste que celui qui sert à fermer une publicité.

La première séquence concernait un rendez-vous chez le dentiste.

La deuxième, une dispute avec mon frère au sujet d'un chargeur.

La troisième commençait le 17 novembre 2010.

RÉCUPÉRÉ - 18 h 41 - M. : « tu viens ? »

RÉCUPÉRÉ - 18 h 43 - Moi : « j'arrive »

Le système a travaillé vingt-deux secondes.

Puis quatre lignes sont apparues en gris.

RECONSTRUIT 87 % - 18 h 47 - M. : « dépêche il pleut »

RECONSTRUIT 81 % - 18 h 52 - Moi : « bus bloqué »

RECONSTRUIT 74 % - 19 h 01 - M. : « j'attends sous l'horloge »

RECONSTRUIT 69 % - 19 h 06 - Moi : « bouge pas »

Je savais exactement ce que mesurait le pourcentage.

Pas la vérité.

La cohérence statistique.

Le système ne disait pas : voilà ce qui s'est passé.

Il disait : voilà ce qui ressemble le plus à quelque chose qui aurait pu se passer.

Je le savais parfaitement.

Et pourtant, à la troisième ligne, j'ai revu l'horloge.

Grande. Ronde. Suspendue au-dessus du hall de la gare. Les aiguilles noires. Le verre légèrement jaune. Les panneaux de départ qui claquaient. L'odeur de pluie sur les manteaux. Un homme qui mangeait un sandwich enveloppé dans du papier aluminium. Une poussette près des distributeurs.

Je me suis vu arriver en courant.

Maya était là.

Elle portait un manteau bleu.

Elle avait les bras croisés parce qu'elle avait froid.

Je me suis même souvenu de sa façon de me regarder : pas vraiment en colère, mais décidée à me faire payer les minutes de retard.

Ce souvenir n'existait pas vingt secondes plus tôt.

À présent, il avait une lumière, une odeur, une température.

J'ai fermé l'ordinateur si brusquement que le verre posé près du clavier a tremblé.

Toute la soirée, l'horloge est restée dans ma tête.

À 23 h 40, je me suis réveillé sur le canapé avec une certitude absurde : j'avais déjà vécu cette scène.

Ce fut la première fois que j'eus peur d'un souvenir.

4. LA GARE

Le lendemain, je suis retourné à la gare.

Elle existait encore, mais elle avait appris à ne plus ressembler à mon passé.

Les panneaux ne claquaient plus. Ils glissaient silencieusement sur des écrans. Le kiosque à journaux avait disparu. Une boutique de café occupait l'angle où l'on achetait autrefois des cartes téléphoniques et des chewing-gums à l'unité. Les gens regardaient leurs téléphones avec la tête légèrement inclinée, posture devenue si universelle qu'elle aurait semblé inquiétante en 2010.

L'horloge n'était plus là.

Je me suis placé sous l'endroit où le souvenir la suspendait.

Au plafond, un rectangle de peinture plus claire dessinait peut-être une ancienne fixation.

Ou peut-être avais-je besoin qu'il la dessine.

Je me suis assis sur un banc.

J'ai éteint mon téléphone actuel.

Je voulais me souvenir sans assistance.

Il pleuvait.

Oui.

Ou bien j'avais lu « il pleut » trop de fois depuis la veille.

J'étais venu en bus.

Lequel ?

Aucune idée.

Maya portait un manteau bleu.

Pourquoi bleu ?

Sur la photo 32, prise trois semaines plus tôt, son manteau était gris.

J'ai fermé les yeux.

Rien ne revenait.

Puis une sensation, très petite : mes chaussettes mouillées dans mes chaussures.

Cela, je l'ai reconnu immédiatement.

Pas une image. Pas une scène. Une gêne physique.

Je me suis souvenu d'avoir eu froid aux pieds.

J'ai rouvert les yeux avec le cœur battant, comme si cette misérable paire de chaussettes constituait une preuve scientifique.

À ce moment-là, une femme a traversé le hall avec une adolescente. La fille marchait trois pas devant elle, écouteurs aux oreilles. Sa mère lui a crié quelque chose qu'elle n'a pas entendu. La fille s'est retournée, agacée, puis a souri malgré elle.

Pendant une seconde, j'ai eu dix-sept ans.

Pas parce qu'elle ressemblait à Maya.

Parce que le sourire ressemblait à l'époque où nous ne savions pas encore que certaines personnes sortiraient de nos vies sans scène finale.

J'ai rallumé mon téléphone et demandé au système :

« Sur quoi repose exactement : j'attends sous l'horloge ? »

La réponse a détaillé notre vocabulaire, l'heure, la géolocalisation approximative de plusieurs photos, l'usage du verbe « attendre » dans les messages de Maya et la probabilité qu'une grande gare possède alors une horloge comme point de rendez-vous.

Présence probable.

J'ai levé les yeux vers le rectangle clair.

Le système avait peut-être deviné juste.

C'était cela, le plus dangereux.

Un mensonge grossier reste à l'extérieur de nous. Une invention vraisemblable peut entrer par la porte réservée aux souvenirs.

Avant de partir, j'ai photographié le plafond.

L'image était parfaitement nette.

Je l'ai détestée immédiatement.

5. CE QUE MA MÈRE SE RAPPELLE

Deux jours plus tard, ma mère m'a appelé.

« J'ai encore trouvé tes affaires. »

Elle disait « tes affaires » comme on dit « tes dettes ».

Dans un tiroir du bureau, sous des notices de garantie et des enveloppes jamais utilisées, elle avait découvert mon agenda scolaire 2010-2011. Couverture rouge, coins blanchis, mon prénom écrit au marqueur à l'intérieur.

Je l'ai récupéré le soir même.

Avant de partir, je lui ai demandé :

« Tu te souviens de Maya ? »

Elle a levé la tête.

« La petite brune ? »

J'ai ressenti quelque chose de disproportionné. Pendant seize ans, Maya avait été pour moi une pièce fermée. Pour ma mère, elle était restée « la petite brune » dans un couloir de mémoire où personne n'avait éteint la lumière.

« Oui. »

« Celle qui riait fort ? »

J'ai baissé les yeux.

« Oui. »

Ma mère a remis du papier bulle autour d'un verre.

« Pourquoi ? »

J'ai hésité.

« Tu te souviens d'une fois où je suis rentré très tard, trempé ? En novembre 2010 ? »

Elle a continué à emballer le verre.

« La date, non. Mais je me souviens d'une fois où tu es rentré comme ça. Tu avais laissé ta veste sur le radiateur. Elle avait coulé par terre. »

Je n'ai pas parlé.

« Tu n'avais pas mangé. »

« Je t'avais dit pourquoi ? »

Elle a réfléchi.

« Non. »

Puis elle a souri sans joie.

« À dix-sept ans, tu pensais que si tu ne disais rien, je ne voyais rien. »

Cette phrase m'a touché plus violemment que toutes les reconstructions.

J'ai regardé ses mains fermer le carton.

Quelque part dans sa mémoire, il existait une version de cette soirée que je n'avais jamais enregistrée : moi, dans l'entrée, mouillé, silencieux, incapable de manger.

Aucun téléphone n'avait capté cela.

Aucun serveur ne le possédait.

Mais quelqu'un l'avait vu.

Je suis rentré chez moi avec l'agenda rouge sur le siège passager.

J'avais oublié l'écriture de mes dix-sept ans. Elle penchait vers la droite avec une impatience que je n'ai plus. Certaines lettres étaient énormes, d'autres presque fermées. Je notais les contrôles, les devoirs, les horaires, parfois une phrase sans explication.

17 NOVEMBRE.

À côté de « contrôle maths », trois carrés noirs.

En bas de page, au stylo bleu :

18h40 M. gare

Mon cœur a accéléré.

Le rendez-vous existait.

J'ai tourné la page.

18 NOVEMBRE.

Une phrase, écrite beaucoup plus petit :

Elle n'est pas venue. Rien reçu. Attendu jusqu'à 20h.

Je l'ai lue plusieurs fois.

Elle n'est pas venue.

Rien reçu.

Attendu jusqu'à 20 h.

Aucune horloge.

Aucun « dépêche il pleut ».

Aucun « j'attends ».

Aucun « bouge pas ».

Le rendez-vous était vrai.

La conversation restaurée, non.

Je me suis assis par terre avec l'agenda ouvert sur les genoux.

Alors quelque chose de plus inquiétant encore s'est produit : le souvenir inventé ne s'est pas effondré.

Je savais désormais qu'il était faux, mais je continuais à voir Maya sous l'horloge.

Le manteau bleu.

La poussette.

Le papier aluminium dans les mains d'un homme.

La mémoire n'obéit pas à la correction comme un document. On ne sélectionne pas une scène fausse pour appuyer sur supprimer.

J'avais appris en trois jours qu'une image pouvait devenir intime avant de devenir vraie.

6. À UNE HEURE HUIT

À 08h08, incapable de dormir, j'ai rouvert le service.

« Ces quatre messages sont faux. »

La réponse est arrivée immédiatement.

Le système précisait qu'ils n'avaient jamais été présentés comme des données récupérées. Ils constituaient des reconstructions probabilistes : les continuités les plus plausibles compte tenu des informations disponibles.

Je connaissais déjà cette réponse.

J'ai écrit :

« Pourquoi celle-là ? Pourquoi elle m'attend ? »

Maya exprimait régulièrement l'attente de façon directe.

Elle utilisait souvent des lieux visibles comme repères.

Dans trois conversations antérieures, elle avait relancé après cinq à dix minutes de silence.

La météo locale était compatible avec de la pluie.

L'expression « bouge pas » apparaissait deux fois dans mes messages de 2010.

Tout était raisonnable.

Tout était faux.

J'ai posé une autre question.

« Reconstruis ce qu'elle aurait pu répondre si elle avait voulu venir mais qu'elle avait eu peur. »

Plusieurs versions sont apparues.

« désolée jpeux pas »

« laisse tomber ce soir »

« ma mère veut pas »

« je t'explique demain »

Je les ai lues comme un homme affamé devant des aliments en plastique.

J'ai demandé :

« Et si elle ne voulait simplement plus me parler ? »

Le système a proposé :

« viens pas finalement »

« laisse »

« oublie »

Puis, en dernier :

« aucun message »

Je suis resté devant ces deux mots.

Aucun message.

La seule reconstruction qui n'ajoutait rien.

La seule que les faits autorisaient entièrement.

Et le système l'avait placée en dernier, comme une hypothèse pauvre, presque paresseuse.

Nous avons construit des machines pour compléter nos phrases. Nous oublions qu'un être humain possède aussi le droit de ne pas les terminer.

À dix-sept ans, je n'avais pas compris que le silence pouvait être un acte. À trente-trois, je commençais à comprendre quelque chose de pire : il pouvait être un acte sans raison claire, commis par quelqu'un qui ne se comprenait pas lui-même.

J'ai demandé :

« Pourquoi est-ce que je préfère tes fausses réponses à l'absence de réponse ? »

Le curseur a clignoté une seconde.

Puis l'écran s'est rempli d'une explication sur la clôture narrative, l'aversion à l'incertitude, la mémoire reconstructive.

J'ai lu trois lignes et j'ai fermé la fenêtre.

Pour la première fois, la machine disait peut-être vrai et je ne voulais pas l'entendre.

7. MAYA, 2026

Je l'ai retrouvée en ligne en moins de deux minutes.

C'est l'une des cruautés modernes : il faut parfois des années pour accepter qu'une personne a disparu de votre vie et quelques secondes pour connaître la couleur de sa cuisine.

Son nom avait changé. Sa photographie aussi. Elle vivait dans une autre ville. Il y avait un chien, une table de restaurant, un paysage de bord de mer, des commentaires d'amis que je ne connaissais pas. Sur une photo, elle riait la tête légèrement tournée.

Le rire, lui, était encore là.

J'ai fermé la page.

Je l'ai rouverte.

Je l'ai refermée.

Pendant seize ans, je m'étais raconté que Maya appartenait au passé parce que le passé l'avait prise.

Ce n'était pas vrai.

Le passé n'avait pris personne.

Nous avons simplement cessé de nous parler.

C'était moins romanesque et, pour cette raison, beaucoup plus difficile à accepter.

À 22 h 14, j'ai commencé un message.

Salut. J'ai retrouvé un vieux téléphone et...

J'ai effacé.

Salut Maya, désolé si c'est bizarre...

Effacé.

Je ne savais plus comment parler à quelqu'un dont je connaissais encore les fautes d'orthographe mais plus la voix.

J'ai posé le téléphone.

À 22 h 31, je l'ai repris.

J'ai écrit seulement :

« Salut Maya. J'ai retrouvé mon téléphone de 2010. Est-ce que tu te souviens du 17 novembre, à la gare ? »

Mon pouce est resté au-dessus du bouton d'envoi.

J'ai pensé au brouillon que j'avais peut-être écrit à dix-sept ans et que je n'avais pas encore retrouvé. À toutes les choses que nous décidons en déplaçant un doigt de quelques millimètres.

J'ai envoyé.

La mention « distribué » est apparue presque immédiatement.

Puis rien.

À 23 h 06 : rien.

À minuit : rien.

À 00 h 47, j'ai ri de moi-même. Seize ans plus tard, j'attendais encore Maya devant une horloge qui n'existait plus.

Je me suis endormi avec le téléphone dans la main.

À 07 h 32, il y avait une réponse.

« Salut. Oui. Enfin je crois. »

J'ai relu « enfin je crois » plus de fois que nécessaire.

Puis un deuxième message est arrivé.

« Je me souviens surtout que je ne suis pas venue. »

Je n'ai pas répondu tout de suite.

Elle a écrit :

« J'ai honte de te dire ça après autant de temps mais je ne sais même plus exactement pourquoi. »

J'ai senti quelque chose se défaire en moi.

Pas une douleur nette. Plutôt la disparition d'une tension que j'avais portée si longtemps que je la confondais avec ma posture.

J'ai écrit :

« J'ai une reconstruction de vieux SMS qui dit que tu m'attendais sous une horloge. »

Trois petits points sont apparus.

Puis ont disparu.

Puis sont revenus.

« Non. »

Un autre message :

« Je ne suis jamais entrée dans la gare. »

Je me suis assis sur le bord du lit.

Le manteau bleu a disparu d'un coup.

Pas entièrement. Il flottait encore quelque part, mais pour la première fois je le voyais comme une image étrangère.

J'ai demandé :

« Tu étais où ? »

Elle a répondu plusieurs minutes plus tard.

« Dans le bus je crois. J'ai fait demi-tour. Ou je suis descendue avant. Franchement je ne sais plus. »

Puis :

« Je sais juste que j'avais peur de te voir et de devoir parler. »

« De quoi ? »

La réponse a pris huit minutes.

« De nous. C'est nul comme réponse mais c'est la vraie. J'avais 17 ans. Je ne savais pas ce que je voulais et j'avais l'impression que toi tu le savais. »

Je me suis revu sous la pluie, convaincu d'être celui qui avait été abandonné par quelqu'un qui possédait certainement une raison, une décision, une intention claire.

À dix-sept ans, nous accordons aux autres une cohérence qu'ils n'ont pas davantage que nous.

Maya a écrit encore :

« Le lendemain je t'ai vu au lycée. »

Mon souffle s'est arrêté.

Je n'avais aucun souvenir de cela.

« Où ? »

« Près des escaliers du bâtiment B. Tu étais avec deux gars. Je t'ai vu avant que tu me voies. J'ai tourné. »

« Pourquoi tu ne m'as pas parlé après ? »

Elle a répondu :

« Parce qu'après un jour c'était gênant. Après trois jours c'était pire. Après une semaine je me suis dit que tu me détestais. Et après je crois qu'on a juste laissé le temps faire le travail à notre place. »

Je me suis mis à pleurer.

Sans préparation. Sans phrase intérieure. Sans même cette montée que l'on sent habituellement avant les larmes.

Elles sont venues lorsque j'ai lu « après une semaine ».

Seize ans tenaient donc aussi à cela : une journée trop gênante, puis trois, puis sept, puis toutes les autres.

Je me suis couvert le visage avec une main.

Je ne pleurais pas seulement Maya.

Je pleurais la quantité de vie qui peut se perdre sans catastrophe.

Pas d'accident. Pas de trahison spectaculaire. Pas de grand méchant. Deux adolescents honteux, chacun attendant que l'autre fasse un pas, puis des jours qui apprennent à devenir des années.

Mon téléphone a vibré.

« J'avais écrit un message. »

Je l'ai fixé.

« Quel message ? »

« Le lendemain ou le soir même. Je sais plus. Un truc pour m'excuser. Je l'ai jamais envoyé. »

Je n'ai plus bougé.

« Tu te souviens de ce que tu avais écrit ? »

Long silence.

Puis :

« Non. »

Et encore :

« Peut-être juste pardon. Mais si je te dis ça maintenant je vais finir par croire que c'était vraiment ça. »

J'ai fermé les yeux.

Pour la première fois depuis que j'avais rallumé le vieux téléphone, quelqu'un d'autre avait peur de fabriquer un souvenir.

J'ai compris que nous étions deux, enfin, devant le même trou.

Et qu'il n'avait pas besoin d'être rempli.

8. CE QU'ELLE N'A PAS ENVOYÉ

Nous avons continué à parler une vingtaine de minutes.

Pas de déclaration. Pas de retrouvailles miraculeuses. Nous ne sommes pas devenus les personnages d'une histoire que le temps aurait gentiment conservée pour nous.

Elle m'a dit qu'elle avait changé de lycée quelques mois plus tard. Je lui ai rappelé un professeur qu'elle avait détesté ; elle ne se souvenait pas de lui. Elle se souvenait en revanche d'une chanson que nous écoutions dans un seul écouteur chacun sur mon lecteur MP3, détail que j'avais entièrement perdu.

« Tu mettais toujours l'écouteur gauche », a-t-elle écrit.

Je ne savais pas si c'était vrai.

J'ai souri quand même.

Elle m'a demandé :

« Et toi, tu m'avais écrit après la gare ? »

J'ai regardé le vieux téléphone posé sur mon bureau.

« Je ne sais pas encore. Il reste des brouillons. »

Elle a envoyé un visage qui sourit.

Puis :

« Ça nous ressemble bien. »

« Quoi ? »

« Les brouillons. »

Je n'ai pas trouvé de meilleure réponse.

Avant de partir travailler, elle m'a écrit :

« Je suis désolée pour ce soir-là. Même si je ne me souviens plus assez pour savoir exactement de quoi je m'excuse. »

J'ai gardé le message ouvert longtemps.

À dix-sept ans, j'aurais voulu une explication complète. Une cause. Une culpabilité bien répartie. Quelque chose que je puisse raconter à quelqu'un en commençant par « en fait ».

À trente-trois ans, cette phrase me suffisait.

Je lui ai répondu :

« Moi aussi j'ai laissé passer le lendemain. »
Elle a mis un cœur sur le message.
Ce fut tout.
Ce petit cœur n'a réparé aucune année.
Il n'a rendu aucune gare, aucune conversation, aucun futur parallèle.
Il a seulement cessé d'exiger que l'un de nous soit innocent.
Et j'ai découvert que c'était beaucoup.

9. LA PHOTO 32

Il restait la photo.
Depuis plusieurs jours, deux Maya coexistaient dans mon ordinateur.
L'originale : floue, mal cadrée, prise trop vite.
La restaurée : nette, équilibrée, presque contemporaine.
Je les ai ouvertes côte à côte.
Sur la version restaurée, le système avait dû prendre des milliers de décisions minuscules.
La courbe d'un sourcil.
La séparation entre deux dents.
La texture d'une joue.
La limite entre une ombre et une mèche de cheveux.
La petite cicatrice au-dessus du sourcil gauche.
Cette cicatrice m'a arrêté.
Je savais qu'elle existait.
Mais était-elle réellement visible sur cette photo ?
Ou le système l'avait-il reconstruite parce qu'elle apparaissait sur une autre image ?
J'ai agrandi l'original jusqu'à voir les pixels.
Le visage de Maya est devenu des carrés de couleur.
Rose pâle.
Brun.
Gris.
Blanc.
À cette échelle, il n'y avait plus de visage du tout.
Et pourtant, c'était davantage elle.
Parce que j'étais là lorsque la photo avait été prise.
Parce que quelqu'un avait ri juste avant.
Parce que ma main avait bougé au moment où j'avais appuyé.
Parce que le défaut appartenait à l'événement.
J'ai pensé à lui envoyer la version restaurée.
Puis j'ai choisi l'originale.
Je l'ai accompagnée d'une phrase :

« J'ai retrouvé ça. »

Maya a répondu presque immédiatement :

« Oh non 😭 »

Puis :

« Je t'avais dit de l'effacer celle-là. »

Je me suis mis à rire.

Un rire idiot, solitaire, les yeux encore humides.

Je n'avais aucune trace écrite de cette phrase.

Elle, si.

Pas dans un téléphone.

Dans sa mémoire.

Deux personnes venaient, seize ans plus tard, de confirmer ensemble une chose qu'aucune base de données ne pouvait prouver seule.

Je lui ai écrit :

« Oui. Tu me l'avais dit. »

Cette fois, je n'ai pas eu besoin d'un pourcentage.

J'ai supprimé la version restaurée.

Le système m'a demandé si j'étais sûr.

J'ai lu toute la question.

Puis j'ai cliqué sur oui.

10. BROUILLONS

Le vieux téléphone tenait désormais vingt minutes lorsqu'il était chargé à cent pour cent.

Je l'ai posé sur la table et parcouru les vingt et un brouillons.

La plupart n'avaient aucun intérêt.

« appelle moi quand tu sors »

« j'ai oublié mon cahier »

« tu peux demander pour demain »

« non laisse tomber »

Certains étaient des phrases remplacées par de meilleures avant l'envoi. D'autres n'avaient jamais trouvé leur destinataire.

Puis j'en ai trouvé un.

17 novembre 2010.

20 h 13.

Destinataire : M.

« je suis venu quand même »

Je n'avais jamais envoyé la phrase.

Voilà donc ce que j'avais fait après avoir attendu.

Pas de colère.

Pas de question.

Pas d'accusation.

Quatre mots presque dignes, enfermés dans la mémoire d'un appareil pendant seize ans.

Je les ai lus avec une tendresse inattendue pour le garçon que j'avais été.

Je le voyais mieux que Maya sous l'horloge.

Lui, je savais qu'il avait existé.

Il avait marché jusqu'à une gare sous la pluie. Il avait attendu jusqu'à vingt heures. Il était rentré les chaussettes mouillées. Sa mère avait vu sa veste couler sur le radiateur et avait fait semblant de ne pas voir son visage. Dans sa chambre, il avait écrit quatre mots.

Puis il avait décidé de ne pas les envoyer.

Ce geste n'apparaissait dans aucune conversation.

Aucun serveur ne l'avait reçu.

Aucun algorithme ne l'avait utilisé pour apprendre mon style.

Il avait existé uniquement entre mon pouce et la touche retour.

Je me suis demandé combien d'une vie se trouve exactement là.

Dans les appels auxquels on renonce.

Les portes devant lesquelles on ne sonne pas.

Les excuses écrites puis effacées.

Les « je t'aime » remplacés par « bonne nuit ».

Les « reste » que l'orgueil transforme en « comme tu veux ».

Les départs décidés à trois heures du matin et annulés au réveil.

Les messages qui auraient pu modifier une journée, une relation, parfois une existence, mais qui n'ont jamais quitté l'écran où ils sont nés.

Nous disons que notre époque laisse des traces de tout.

C'est faux.

Elle laisse surtout les traces de ce que nous avons accompli jusqu'au bout.

Le reste - peut-être la partie la plus humaine - continue de disparaître avec nous.

J'ai pensé au message que Maya disait avoir écrit sans l'envoyer.

Deux brouillons, peut-être, avaient existé à quelques heures l'un de l'autre.

Le sien : inconnu.

Le mien : « je suis venu quand même ».

Entre les deux, seize ans.

Aucune intelligence n'aurait pu reconstruire exactement ce qui s'était passé, parce que ce qui s'était passé était précisément constitué de ce qui n'avait pas eu lieu.

II. ZÉRO POUR CENT

J'ai créé un dossier sur mon ordinateur.

Je l'ai appelé ORIGINAL.

J'y ai placé la sauvegarde brute du téléphone, la photo 32 sans correction, les SMS réellement présents dans la base et des photographies des deux pages de l'agenda rouge.

Dans un fichier texte, j'ai écrit :

NE PAS RESTAURER AUTOMATIQUEMENT LES LACUNES.

Puis, en dessous :

UNE LACUNE EST PARFOIS UNE INFORMATION.

J'ai hésité avant d'ajouter une troisième ligne.

CE QUI MANQUE A AUSSI EXISTÉ.

Je ne savais pas à qui je laissais ces instructions.

À moi-même, probablement.

À ceux que nous deviendrons lorsque nous aurons pris l'habitude de demander aux machines de rendre net tout ce que le temps a eu la décence de laisser flou.

Le vieux téléphone était à un pour cent.

L'écran diminuait sa luminosité pour survivre quelques minutes de plus. Les lettres semblaient reculer dans le verre.

Je suis retourné dans la conversation avec Maya.

18 h 41.

« tu viens ? »

18 h 43.

« j'arrive »

Rien ensuite.

L'espace vide ne ressemblait plus à une erreur.

Il ressemblait à un lieu.

Un lieu sans banc garanti, sans horloge certaine, sans manteau bleu. Un lieu où deux adolescents avaient eu peur au même moment, chacun de son côté, puis avaient laissé le silence prendre de l'avance.

Je suis allé dans les brouillons une dernière fois.

20 h 13.

« je suis venu quand même »

Le curseur clignotait à la fin de la phrase.

Pendant une seconde, j'ai imaginé la fonction impossible : envoyer maintenant le message à l'année 2010. Faire vibrer le téléphone de Maya dans une poche, quelque part avant que la honte ait vingt-quatre heures, puis trois jours, puis une semaine. Modifier seize ans avec quatre mots arrivés au bon moment.

Aucune intelligence ne peut faire cela.

Heureusement.

Si nous pouvions corriger le passé, nous finirions peut-être par lui retirer jusqu'à la preuve que nous avons vécu sans savoir.

J'ai quitté le brouillon sans l'effacer.

L'écran affichait 0 % mais tenait encore.

Une seconde.

Deux.

Trois.

Puis il s'est éteint à 20 h 17.

Dans le verre noir, j'ai vu mon visage actuel à la place de celui de Maya.

Trente-trois ans.

Le garçon de dix-sept ans avait attendu jusqu'à vingt heures. Il avait encore écrit à 20 h 13. Ma mère avait vu sa veste mouillée. Maya avait écrit quelque chose, elle aussi, puis l'avait effacé. Aucun de nous ne savait exactement ce que l'autre avait pensé.

Pour la première fois, cela ne m'a pas semblé être un manque.

Je n'ai pas rallumé le téléphone.

Je n'avais plus besoin de lui faire dire ce qui n'avait jamais été envoyé.

FIN